Louis GILL

Économiste, retraité de l'UQÀM

(1986)

"Monnaie et force de travail chez Marx : critique d'un article de C. Deblock et J.-J. Gislain."

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Louis Gill, économiste québécois
Professeur retraité de l'UQAM

"Monnaie et force de travail chez Marx: critique d'un article de C. Deblock et J.-J. Gislain."

Un article publié dans la revue **INTERVENTIONS ÉCONOMIQUES**, Montréal, no 16, hiver 1986, pp. 179-200.

Louis GILL est économiste et professeur retraité du département de sciences économiques de l'UQAM où il a œuvré de 1970 à 2001. Tout au cours de cette carrière, il a eu une activité syndicale active. Il a publié plusieurs ouvrages, sur la théorie économique marxiste, l'économie internationale, l'économie du socialisme, le partenariat social et le néolibéralisme, ainsi que de nombreux essais et articles de revues et de journaux sur des questions économiques, politiques, sociales et syndicales.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 20 juin 2011 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : gill.louis@uqam.ca

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 1^{er} juillet 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Table des matières

Introduction

Un « projet politique » ?

Marx pris au piège des classiques ?

Méthode : quelques points de rappel

Marx naturaliste ?

Sur la substance de la valeur

À la recherche de la « Vraie monnaie »

La nécessité du capital : le cycle A-M-A

« L'énigme » du capital

Le « statut » de la force de travail

Le travail domestique productif

Production et valeur de la force de travail

Louis Gill

**"Monnaie et force de travail chez Marx:
critique d'un article de C. Deblock
et J.-J. Gislain".**

Un article publié dans la revue **INTERVENTIONS ÉCONOMIQUES**, Montréal, no 16, hiver 1986, pp. 179-200.

[179]

Louis Gill

**"Monnaie et force de travail chez Marx:
critique d'un article de C. Deblock et J.-J. Gislain".**

Un article publié dans la revue **INTERVENTIONS ÉCONOMIQUES**, Montréal,
no 16, hiver 1986, pp. 179-200.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

La revue publie dans les pages qui suivent une critique que nous a fait parvenir Louis Gill de l'article de C. Deblock et J.J. Gislain, La Monnaie et la force de travail, deux marchandises « particulières » ?, paru dans le numéro 10 (printemps 1983). Le texte, que nous publions dans son intégralité, est une contribution importante aux débats actuels autour de la « crise du marxisme », et plus particulièrement aux débats sur les fondements de la théorie de la valeur. La réponse de C. Deblock et J.J. Gislain sera publiée dans le prochain numéro de la revue.

Dans le no 10 de la revue Interventions économiques (printemps 1983) deux rédacteurs de la revue, Chistian Deblock et Jean-Jacques Gislain, nous livrent un article intitulé La Monnaie et la force de travail, deux marchandises [180] « particulières ». Cet article ^{}, comme*

^{*} L'article présente sous une forme condensée des thèmes défendus par l'un des auteurs, J.J. Gislain, dans une thèse de doctorat en sciences économiques intitulée « La force de travail est-elle une marchandise ? », étude critique de la catégorie marchandise F de T dans l'oeuvre économique de Karl Marx, rédigée sous la direction du professeur H. Bartoli et soutenue à l'Université de Paris 1 (1984).

l'expliquent les auteurs, se veut une contribution à ce qu'ils appellent le débat sur la « crise du marxisme ». Je voudrais ici formuler un certain nombre de critiques à cet article.

Selon Deblock et Gislain, il y aurait au point de départ chez Marx un « projet politique » : faire la démonstration de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'élaboration théorique de Marx procéderait essentiellement de la nécessité de fonder économiquement ce « projet politique ». À cette fin, les catégories économiques utilisées par Marx seraient construites et leur enchaînement démonstratif conçu « en vue de fournir le socle théorique de la théorie de la plus-value et de sa catégorie centrale : la marchandise force de travail ». Dans la poursuite de cet objectif, Marx se serait « évertué à éliminer toutes les entraves théoriques » qui auraient pu faire obstacle à sa réalisation, opérant des glissements théoriques qui l'auraient amené notamment sur le terrain de l'économie politique classique.

Dans la recherche des lois de fonctionnement du système capitaliste, Marx a été amené à étudier les oeuvres des économistes classiques (Smith, Ricardo, etc.). Or, malgré « sa volonté critique » et son « ambition de fonder scientifiquement l'analyse du mode de production capitaliste », Marx se serait « sérieusement rapproché des classiques » au point de se trouver « progressivement pris au piège de l'économie politique classique et de ses postulats ». « Enferré dans la problématique de l'économie politique », Marx aurait été amené à opérer un déplacement notable de l'objet de sa recherche qui l'aurait conduit au fil des années à faire porter celle-ci davantage sur la marchandise, définie par Deblock et Gislain comme « objet social », que sur le capital, *rapport* social. Ainsi, à l'instar des classiques, Marx aurait développé une conception naturaliste des rapports sociaux, réduisant ceux-ci à des rapports entre objets, les « réifiant ».

Marx n'était-il pas en conséquence condamné à se buter aux mêmes ambiguïtés et difficultés que celles rencontrées par les classiques, notamment l'impossibilité d'édifier une théorie de la valeur travail ? Deblock et Gislain suggèrent une réponse affirma-

tive à cette question expliquant que, selon eux, « les limites de la pensée économique de Marx » doivent être recherchées [181] dans le « socle épistémologique commun avec l'économie politique ».

Ils disent ne pas avoir l'ambition dans le cadre de leur article de « rendre compte exhaustivement » de ce qu'ils appellent « la multiplicité des difficultés théoriques organiques de l'appareil conceptuel et analytique de Marx ». Ils concentreront leur attention sur deux questions : la question du « rapport monétaire marchand » et son fondement qu'est la théorie de la valeur, et la question du « rapport salarial ». Se fondant sur le « socle théorique critique » que constituent les ouvrages d'auteurs contemporains dont Carlo Benetti, Jean Cartelier, Henri Denis et Jacques Fradin, ils tirent des conclusions qui prétendent ébranler la totalité de l'édifice théorique de Marx :

- la théorie de la valeur et la place qu'y occupe le travail abstrait comme substance de la valeur ;
- la monnaie comme forme de la valeur et comme marchandise ;
- l'existence de la force de travail comme marchandise et la détermination de la valeur de cette marchandise ;
- la nature du capital et le caractère spécifique de sa circulation ;
- l'origine de la plus-value.

Au terme de leur cheminement, Deblock et Gislain concluent : « [...] la théorie de la plus-value perd toute sa consistance théorique et à travers elle la théorie "scientifique" de l'exploitation telle qu'exposée par Marx. » En somme, si on adhère à ce verdict, il ne reste plus grand chose de cette théorie scientifique (les auteurs d'ailleurs prennent la précaution de mettre entre guillemets le mot « scientifique »), et il n'y a plus qu'à la mettre au rancart. Est-ce pourtant la conclusion qu'ils en tirent ? Eh bien non ! L'oeuvre de Marx, disent-ils, « reste encore de nos jours la référence obligée

pour quiconque veut tenter de comprendre la spécificité historique du capitalisme ». Voilà des propos étonnants. En proie à de tels « écueils incontournables », dénuée à toutes fins utiles de quelque fondement scientifique, en quoi l'oeuvre de Marx demeurerait-elle la référence *obligée* pour quiconque veut comprendre la spécificité historique du capitalisme ? Mais laissons ce dilemme à nos auteurs. Allons plutôt y voir de plus près dans les dédales de leur analyse.

Un « projet politique » ?

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a pas chez Marx de « projet politique » qui fonderait en quelque sorte un « projet économique ». Le seul projet de Marx, si on peut employer ce terme, est de comprendre et d'exposer dans toute sa rigueur scientifique l'histoire du développement social, ses lois. En ce qui concerne l'organisation actuelle, celle du capitalisme, il s'agit d'en démontrer la nécessité historique, de même que la nécessité d'une autre organisation intégrant et dépassant les acquis de l'actuelle. Il ne s'agit pas de démontrer en général « l'exploitation de l'homme par l'homme », qui est le fait de toute [182] l'histoire connue, mais de représenter le mode de production capitaliste dans sa connexion historique, sa nécessité pour une période déterminée de l'histoire et par conséquent la nécessité de sa chute. Dans ce cadre, la critique de l'ordre existant, portant, au-delà de ses conséquences, sur sa marche même, permet de mettre à nu le caractère interne de cet ordre, à savoir : la forme particulière d'appropriation du travail non payé dans le mode de production capitaliste et la forme particulière de l'exploitation du travail qui en résulte.

La valeur scientifique particulière de l'étude de Marx, comme l'expliquait un de ses contemporains cité dans la Postface de la 2^e édition allemande du *Capital*, est de mettre en lumière les lois qui régissent la naissance, la vie, la croissance et la mort d'un organisme social donné, et son remplacement par un autre, supérieur. Cette démarche est l'exact opposé de celle qui procède d'un projet de

société élaboré dans l'esprit par quelque inventeur de système qui souhaiterait en voir la reproduction dans le réel. La démarche de Marx est celle qui, au contraire, se fonde sur le mouvement réel, en dégage les lois d'évolution et en tire les enseignements nécessaires pour aider le mouvement à chercher sa voie et à trouver sa conclusion. La méthode (non scientifique) qui prend comme point de départ l'édification d'un « projet socialiste », un idéal de société d'où serait bannie toute forme d'exploitation, est la méthode des socialistes utopistes, pré-marxistes, que Marx et Engels ont vertement critiqués dans de nombreux ouvrages. « Le communisme, expliquaient-ils notamment dans *L'Idéologie allemande* en 1846, n'est pour nous ni un *état* qui doit être créé, ni un *idéal* sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement *réel* qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes. » Dans cette vision des choses, le socialisme n'est par un « projet » à réaliser, fruit de l'imagination de tel ou tel esprit génial, mais le *produit nécessaire* de la lutte de deux classes produites par l'histoire. Loin d'être le point de départ de la démonstration, il en est au contraire l'aboutissement, la conclusion logique.

On ne peut donc que s'étonner d'apprendre en lisant l'article de Deblock et Gislain que « l'économie de Marx » serait le « cheval de bataille de son projet socialiste », que la raison d'être essentielle de son « projet économique » serait de fonder son « projet politique ». En fait, les propos de Deblock et Gislain mènent bien au-delà de cette première interprétation. La conséquence logique qui en découle est la suivante. Si la méthode de Marx est bien celle qui consiste à désigner d'abord un résultat à atteindre, pour mettre ensuite en place les pièces de l'édifice théorique qui permettront d'y conduire, il va sans dire qu'une telle méthode, éliminant au besoin tout obstacle l'empêchant d'arriver à ses fins, peut difficilement être qualifiée de scientifique. Cette conclusion se dégage à tout le moins implicitement de l'article de Deblock et Gislain.

Quelles sont ces « entraves théoriques » que Marx s'est évertué à [183] éliminer », pour construire une théorie conforme à sa « vision du monde » ? Deblock et Gislain les voient d'abord au ni-

veau de la méthode d'analyse de Marx et de ses rapports avec l'économie politique classique.

Marx pris au piège des classiques ?

[Retour à la table des matières](#)

L'oeuvre économique toute entière de Marx peut s'intituler « la critique de l'économie politique ». Cette critique de l'économie politique classique, comme la critique de l'ordre social existant que la théorie classique prétend expliquer, procède de la méthode générale qui vient d'être brièvement rappelée. Elle se fonde sur le mouvement historique existant, qu'elle aide par ailleurs à pousser de l'avant par la compréhension de ses lois. Sur le plan théorique comme sur le plan de l'ordre social, le processus qui conduit au changement ne procède pas de l'idée, mais du développement du mouvement réel. Les recherches théoriques de Marx sur l'économie partent donc de ce qui est, c'est-à-dire des acquis de l'économie politique classique qu'elles passent au crible de la critique pour les transgresser. Dans cette entreprise, Marx sera-t-il malgré lui « pris au piège de l'économie politique classique et de ses postulats », comme le soutiennent Deblock et Gislain ?

Dans la *Préface* de la 1ère édition allemande du *Capital*, Marx définit ainsi l'objet de ses recherches. « J'étudie dans cet ouvrage le mode de production capitaliste et les rapports de production et d'échange qui lui correspondent. » L'élaboration des principes de base du matérialisme historique l'ont amené à voir dans les conditions matérielles de l'existence et dans la production sociale des moyens de subsistance essentiels à la vie la base à partir de laquelle analyser toute société. Dans la production sociale de leur existence, explique-t-il dans la *Préface* de la *Contribution à la Critique de l'économie politique* (1859), « les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure éco-

nomique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. »

Le fondement de l'importance première accordée par Marx à l'économie comme instance dominante ressort clairement de cette citation. D'aucune manière cependant, cela ne peut amener à penser qu'il veuille (« pris au piège des classiques et de leurs postulats ») découper l'analyse du processus social en pièces détachées, [184] faisant du domaine économique comme le suggèrent Deblock et Gislain, un « domaine autonome *radicalement coupé du reste du social* » (les soulignés sont de moi).

L'objet de la recherche de Marx est l'analyse du mode de production capitaliste et de son caractère spécifique. Le point focal de cette analyse est la compréhension de la nature du capital, l'étude du rapport social fondamental qu'est le rapport travail salarié-capital. La solution de l'énigme du capital oblige Marx à en faire *la genèse* à partir de la forme élémentaire de la richesse qu'est la marchandise dans la société fondée sur la propriété privée des moyens de production, c'est-à-dire la société où règne la production marchande. Marx procède donc de ce *point de départ* qu'est l'analyse de la marchandise sans laquelle il est impossible d'en arriver au capital.

Si on comprend cela, comment peut-on expliquer, comme le font Deblock et Gislain, qu'au fil des années un « déplacement notable » s'est produit dans *l'objet* de la recherche de Marx qui l'aurait amené à porter son attention davantage sur la marchandise, « objet social », que sur le capital, rapport social ? Comment peuvent-ils décréter, d'autre part, que ce qui est désigné par Marx comme « le point de départ » de ses recherches, en constitue « l'objet même » ? Comment surtout peuvent-ils soutenir que cette prétendue réorientation des recherches de Marx entraînerait chez lui une « totale réification des rapports économiques », une réduction

des rapports sociaux à de simples rapports entre objets ? Une telle affirmation étonne dans la mesure où elle prétend infirmer ce qui est l'un des apports essentiels de la théorie de Marx par rapport à la théorie classique, à savoir que pour Marx, l'économie ne traite pas de choses mais de rapports entre personnes et en dernière instance entre classes, mais que ces rapports apparaissent toujours extérieurement comme des rapports entre objets.

Méthode : quelques points de rappel

[Retour à la table des matières](#)

Pour préciser davantage, l'étude que fait Marx du mode de production capitaliste et des rapports de production et d'échange qui lui correspondent procède de la méthode qu'il expose dans sa célèbre *Introduction à la critique de l'économie politique* de 1857. Cette méthode s'élève du simple au complexe, du général au particulier, de l'abstrait au concret. Point de départ de l'intuition, le concret (historique, réel) est reconstruit par la pensée à partir de catégories générales, abstraites, telles le travail en général, le capital en général, la valeur, l'argent, etc. L'étude des capitaux particuliers par exemple, exige la compréhension préalable de la nature du capital en général, abstraction faite des formes particulières sous lesquelles il apparaît dans la réalité. L'analyse des catégories concrètes de prix, profit, intérêt, rente, capital industriel, capital commercial, etc., sera donc la dernière phase de la recherche, son aboutissement, une fois éclaircies [185] les catégories générales de marchandise, valeur, échange, plus-value, etc.

Une précision essentielle s'impose ici pour ne laisser aucune ambiguïté quant au rapport entre l'appareil conceptuel que la théorie veut construire et la réalité sociale existante. Quel que soit leur niveau d'abstraction, les *catégories* qu'utilise Marx expriment toujours *un rapport économique et social* tiré de la *société réelle*. En somme, le développement *logique* (celui de la pensée), s'il veut rendre compte du réel et l'expliquer, ne peut s'en tenir au domaine de l'abstraction pure ; il a besoin de *l'illustration histori-*

que, du contact constant avec la *réalité*. C'est pourquoi Marx parle des « catégories constituant l'articulation interne de la société bourgeoise moderne et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leurs relations réciproques... Échange, circulation, crédit... » (*Contribution à la critique de l'économie politique*, Éd. Soc., Paris, 1972, p. 172).

Ainsi traite-t-il de la marchandise, de l'échange, non parce qu'il les envisagerait comme des « postulats », mais parce que la marchandise est la forme spécifique que prend le produit du travail dans la société réelle fondée sur la propriété privée des moyens de production, non pas comme une donnée arbitraire, mais comme le produit du développement historique ; parce que l'échange est le moyen par lequel se répartit le produit du travail dans cette société (marchande) organisée sur la base de la division du travail. L'échange, pas plus que la marchandise, n'a à être *postulé*. Il *existe* dans la société marchande et par conséquent dans la société capitaliste qui en est la généralisation. La théorie se doit donc d'en tenir compte. Elle doit d'abord le traduire au niveau conceptuel ; sa tâche consiste ensuite à dégager les lois qui le régissent.

Le rappel de ces notions élémentaires peut sembler superflu. Il le serait si l'article de Deblock et Gislain ne venait pas nous apprendre :

- qu'en ayant recours aux catégories générales déjà mentionnées, Marx se serait « enferré dans la problématique de l'économie politique », prisonnier qu'il aurait été de ces postulats et confiné en conséquence à la même impuissance ;
- que la marchandise, pour Marx, étant « d'abord un objet extérieur, une chose, qui par ses propriétés satisfait les besoins humains », la théorie marxiste s'inscrirait en continuité avec la « conception naturaliste » qu'ont les classiques des rapports économiques, excluant en conséquence de ceux-ci (réduits par Deblock et Gislain aux seuls rapports d'échange) tout ce qui n'est pas objet matériel ;

- que la méthode de Marx consisterait à postuler l'échange, que celui-ci s'effectue sur la base de l'équivalence, à postuler que l'équivalence réside dans l'échange d'un même quantum de substance, à postuler enfin que la substance de la valeur est le travail.

La méthode de Marx n'a rien à [186] voir avec une telle accumulation de postulats. Rappelons au passage la définition' que donne le dictionnaire *Larousse* du mot postulat : « principe premier, indémontrable ou non démontré, dont l'admission est nécessaire pour établir une démonstration ». Si le postulat, ou l'axiome, occupe à juste titre une place clé dans la méthode logico-déductive qui caractérise les mathématiques, il est étranger à la dialectique matérialiste. Le développement logique chez Marx, cela vient d'être rappelé, n'a aucune existence autonome. Il n'émane, d'aucune manière, de choses ou de catégories non démontrées ou indémontrables, posées *a priori* comme point de départ d'un processus logique qui se déroulerait ensuite de lui-même conformément aux règles de la pensée, une fois le doigt posé sur le bouton déclencheur que serait l'énoncé d'un postulat. L'unique point de départ du raisonnement chez Marx est la réalité historique concrète traduite au niveau de l'esprit dans sa forme conceptualisée. Le concret et lui seul est le point de départ de l'intuition et de la représentation.

Marx naturaliste ?

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a donc rien d'étonnant, et *a fortiori* rien de « gênant », à ce que, par exemple, la marchandise, forme particulière du produit du travail à l'époque historique de la production marchande, soit saisie chez Marx sous son *double caractère* de valeur d'usage et de valeur d'échange. Ce double caractère n'a rien d'une construction théorique *a priori*, il n'a pas à être postulé ; il est la traduction de la réalité de la société marchande dans laquelle un *produit* n'est *marchandise* que dans la mesure où il est non seulement valeur d'usage, mais valeur

d'usage pour d'autres, valeur d'usage sociale, transmise par l'intermédiaire d'un échange entre quantités déterminées des marchandises impliquées. Valeur d'usage et valeur d'échange sont donc réciproquement liées. Elles constituent une unité dialectique. Bien sûr, une marchandise n'a de valeur (d'échange) que dans la mesure où elle a une valeur d'usage (pour d'autres). Mais cela ne saurait rompre l'unité dialectique de la marchandise, son double caractère, ni surtout laisser croire, selon l'expression utilisée par Deblock et Gislain, à une « antériorité logique » de ce qu'ils appellent la catégorie « objet économique » sur la catégorie marchandise, en d'autres termes, à une « antériorité logique » de la valeur d'usage sur la valeur d'échange. Pour Deblock et Gislain, une telle « antériorité » serait le fondement d'une conception naturaliste des rapports économiques chez Marx, lesquels impliqueraient nécessairement un « *support naturel*, sinon une matérialité sensible sur laquelle puisse se cristalliser un besoin. »

S'il est vrai et normal qu'évaluant un monde matériel, en l'occurrence le monde dans lequel on vit, cet aspect matériel trouve un reflet nécessaire et fondamental au niveau de la théorie, il est incorrect d'en conclure à une conception naturaliste [187] qui, par définition, « exclue(rait) [...] de l'espace des rapports économiques [...] tout "objet" qui ne possède pas cette nature [...] »

Mentionnons tout d'abord le fait qu'il n'y a pas chez Marx de telle équation entre la production de valeur (et de plus-value) et la production des seuls produits matériels. Il existe au contraire des secteurs d'activité où le produit du procès de production n'est pas un nouveau produit matériel. Comme exemple d'industries de ce genre, il cite en particulier l'industrie des transports « qu'il s'agisse du transport proprement dit des marchandises et des hommes ou de la simple transmission de communications, lettres, télégrammes, etc. » (*Le Capital*, livre II, Tome I, Première section, chapitre premier, p. 52, Éditions Sociales, Paris, 1960). On pourrait ajouter d'autres exemples d'activités où le produit n'est pas un nouvel objet matériel. La santé, l'éducation, les loisirs, sont des activités de ce type.

À l'inverse, des objets ou des choses qui ne sont pas des marchandises acquièrent en commun avec les marchandises le fait d'être l'objet de rapports économiques. Le sol, objet qui n'est pas le fruit du

travail humain et qui n'a donc pas de valeur, a néanmoins un prix, de même que les titres qui se transigent sur les marchés boursiers et qui ont une existence relativement autonome par rapport au capital réel qu'ils représentent. À la limite, des choses totalement immatérielles, telles l'honneur, l'honnêteté, etc., sont évaluées en termes économiques, se voient attacher un prix. Tous ces aspects de la réalité concrète sont pris en compte par la théorie marxiste qui ne se réduit nullement à l'interprétation qu'en donnent Deblock et Gislain.

Sur la substance de la valeur

[Retour à la table des matières](#)

« Le postulat que la substance de la valeur est le travail est le plus facilement critiquable », affirment Deblock et Gislain qui voient, à cet effet, dans l'argumentation logique de Marx une « remarquable faiblesse ». Le lecteur, qui est en droit de s'attendre, après une critique aussi sévère, à une puissante argumentation étayant cette critique, restera sur sa faim. Pour tout développement, il pourra lire : « Rien ne permet d'affirmer que le *fait* d'être le produit du travail soit la *seule* qualité commune que recèle toute marchandise. »

Pour Deblock et Gislain, cette « démonstration » disposerait, semble-t-il, de la question. Il est, par ailleurs, pour le moins étonnant de les voir ici renvoyer leurs lecteurs à l'article caricatural de deux économistes « radicaux » américains, Samuel Bowles et Herbert Gintis, qui prétendent montrer qu'en procédant à la manière de Marx on puisse tout aussi bien arriver à construire une « théorie de la valeur cacahuète » qu'une théorie de la valeur travail.

Le problème ainsi « réglé », [188] Deblock et Gislain nous rassurent. « Une fois éliminée, toute référence à une quelconque substance de la valeur, il est possible de construire *mathématiquement* une théorie de la valeur *en partant du principe que tout rapport économique est échange*, relation d'équivalence ». (les soulignés sont de L. G.). Le point de départ est-il ici *le réel*, seule source possible de l'intuition et de la

représentation, faute de quoi la théorie demeure une pure construction de la pensée ? Non. Deblock et Gislain, s'inspirant des travaux de *Jacques Fradin*, nous suggèrent plutôt de partir *d'un principe*. « Tout rapport économique est échange », nous dit ce principe, « tout rapport économique est relation d'équivalence ». Libérés de la contrainte qui impose de procéder à partir du réel historique, nous pourrons, grâce à ce principe universel et en utilisant les ressources que nous offrent les mathématiques, construire sans entraves une théorie de la valeur.

On ne peut manquer de souligner dans un premier temps que la méthode qui procède de ce principe réduit les rapports sociaux aux seuls rapports économiques et ces derniers aux seuls rapports d'échange. La réduction des rapports fondamentaux de la société (rapports entre individus et entre classes) à ce qui n'en est que l'apparence ou la façade derrière laquelle ils se dissimulent (rapports d'échange, rapports entre objets) amène tout droit à la réification que Deblock et Gislain pointaient du doigt, à tort, quelques paragraphes plus tôt, comme étant une tare regrettable d'un Marx prisonnier des classiques.

En vertu du « principe » selon lequel tout rapport économique est échange, on constate également que l'échange se voit conférer le statut de catégorie universelle, a-historique, commune à toute société, toute époque. Qu'on en soit conscient ou non, cette conception de l'échange est précisément celle de l'économie politique classique qui, devenue apologétique, niant le mouvement historique, présentait la société marchande comme la société achevée, généralisait ses catégories à l'ensemble des sociétés, prétendant éterniser les rapports de production bourgeois et les privilèges de classe qui en découlent.

À la recherche de la « Vraie monnaie »

[Retour à la table des matières](#)

Les mêmes remarques s'appliquent aux commentaires de Deblock et Gislain relatifs à l'analyse de la monnaie. À la recherche de ce qu'ils appellent la « vraie monnaie », ils reprochent à Marx son « incapacité à réintroduire la monnaie autrement que sous la forme d'une marchandise ». Une telle conception, pour eux, entraîne Marx à ne pouvoir

concevoir la monnaie autrement que comme un « objet économique ayant un support réel » (conception naturaliste, selon les auteurs) ; elle rend par ailleurs la théorie marxiste « incapable de rendre compte pertinemment de la dimension *spécifiquement monétaire* du capitalisme » [189] et la conduit « à l'impossibilité de fonder le lien logique entre *l'espace privé des individus séparés* et *l'espace social des rapports économiques* autrement que sous l'égide de l'échange »... ! Ouf ! Quel échec, et comment s'en sortir ?

Épousant les thèses de *Carlo Benetti* et *Jean Cartelier*, Deblock et Gislain nous indiquent la voie qui va nous permettre selon eux d'échapper aux « déboires » de la théorie marxiste de la monnaie. La « nécessité logique », selon les thèses dont ils se réclament, impose de « partir de la monnaie comme *premier objet social* pour élaborer correctement une théorie de l'économie monétaire », l'économie marchande étant, pour ces auteurs, « une économie *immédiatement* monétaire ». Le défaut de *poser au départ* la spécificité de la monnaie par rapport aux autres « objets économiques », expliquent-ils, « conduit Marx à l'impossibilité de concevoir théoriquement la monnaie comme « objet *directement* social », irréductible à un quelconque objet de besoin fétichisé ».

À ce dernier énoncé, on ne peut que souscrire. La monnaie, étant le produit historique du développement de la production marchande, n'a rien à voir avec un quelconque « premier objet social » ou « objet directement social » existant en quelque sorte en dehors de l'histoire. Il n'y a donc rien de plus normal à ce qu'on ne puisse la concevoir théoriquement comme tel à moins de la *poser* comme tel au départ (comme *postulat* non démontré et indémontrable). Du point de vue méthodologique, nous sommes ramenés au même problème que tantôt. Quel est le point de départ de l'analyse ? Le réel dans son évolution historique suivie à la trace par le développement logique, qui voit la monnaie surgir historiquement comme forme de la valeur à un stade particulier du développement de la production marchande ? Ou le postulat arbitraire qui consiste à *poser au départ*, par décret, la monnaie comme « *premier objet social* » et l'économie marchande comme *immédiatement* monétaire, même si cela contredit ouvertement l'évolution historique ?

Partant de la seule de ces deux méthodes qui puisse se revendiquer de la scientificité, Marx n'est nullement confronté à « l'incapacité de *réintroduire* la monnaie *autrement* que sous la forme d'une marchandise. » Il n'a pas à introduire de force des concepts arbitraires dans un appareil conceptuel qui serait affranchi de la réalité. Il n'a pas à « réintroduire » la monnaie, qui se dégage de l'analyse de la marchandise et des formes de la valeur, dont le développement logique s'articule au développement historique. Marx ne « pose » pas la monnaie au point de départ de sa démonstration. Il en fait la *genèse* à partir de l'analyse de la forme la plus simple de la valeur jusqu'à sa forme la plus développée.

La difficulté essentielle de ce cheminement, comme il l'explique dans le chapitre II, intitulé « Des échanges » du Livre 1 du *Capital*, ne consiste pas à comprendre que la monnaie est marchandise, mais à savoir *comment* et *pourquoi* une [190] marchandise *devient* monnaie. La spécificité de l'équivalent général des valeurs est révélée dès l'analyse de la forme la plus simple de la valeur, dans l'expression x unités de la marchandise A = y unités de la marchandise B, même si elle apparaît comme inhérente à la seule forme développée qu'est la monnaie. La marchandise qui sert d'équivalent, de reflet, qui permet d'exprimer la valeur des autres marchandises, semble tirer de sa nature même cette propriété pourtant essentiellement sociale. Rien n'indique, au coup d'oeil, qu'une marchandise devient monnaie parce que les autres marchandises expriment leurs valeurs en elle. C'est le contraire qui semble se produire. Les autres marchandises paraissent exprimer leur valeur en la monnaie du simple fait qu'elle *est* monnaie. Cela est accrédité par le fait que la monnaie peut, dans certaines de ses fonctions, être représentée par de simples symboles de valeur, par de simples « signes » d'elle-même, et qu'en conséquence on en arrive à la voir dans une conception mythique, comme un pur symbole, comme le fruit du simple consentement universel à la considérer comme monnaie.

La référence à la monnaie, dans l'article de Deblock et Gislain, comme « objet directement social, irréductible à un quelconque objet de besoin », expression en quelque sorte d'un rapport social « pur » dénué de toute matérialité, procède d'une telle démarche

mythique, conférant une valeur imaginaire à la monnaie vue, qu'on le veuille ou non, comme l'incarnation *immédiate* du travail humain.

La nécessité du capital : le cycle A-M-A

[Retour à la table des matières](#)

Nous en arrivons au capital et à « l'énigme » que pose la formule générale A-M-A, argent-marchandise-argent. À la différence de la circulation simple des marchandises, M-A-M, qui, étant échange d'équivalents, n'entraîne aucun accroissement de valeur, la circulation du capital A-M-A, et plus précisément A-M-A', implique la création d'une nouvelle valeur (A' plus grand que A) ; d'où vient cette nouvelle valeur ? Pour Deblock et Gislain la solution apportée par Marx à ce problème « n'est pas recevable ». Reprenant à leur compte les conclusions que tire *Henri Denis* dans un ouvrage récent intitulé *L'Économie de Marx. Histoire d'un échec*, ils déplorent l'existence d'un « chaînon-manquant » qui pose un « grave problème » dans une construction analytique dont l'objectif est d'expliquer le « passage » de l'économie marchande à l'économie capitaliste.

Ce dont il est question en somme, c'est de la *genèse* du capital à partir des catégories plus élémentaires de marchandises et de monnaie, c'est la démonstration au niveau d'abstraction le plus élevé de la *nécessité* historique et théorique de la production capitaliste comme généralisation de la production marchande. L'analyse de la marchandise, cellule de base de l'organisme social capitaliste et point de départ de l'investigation, a permis à Marx de montrer la nécessité théorique de l'argent ou monnaie. Les contradictions [191] de l'échange, notamment celles du rapport d'échange immédiat qu'est le troc, trouvent leur solution dans le transfert à une marchandise spéciale, l'argent, la propriété de représenter la valeur de toutes les autres marchandises. L'analyse de l'argent va permettre avec la même méthode de passer de l'argent au capital, de montrer comment, des limites et contradictions de la circulation simple M-A-M, surgit la nécessité de la circulation du capital A-M-

A. Le « passage » au capital (ou la transformation de l'argent en capital) est l'objet d'une étude approfondie par Marx dont les résultats se retrouvent notamment dans les ouvrages fondamentaux que sont les *Fondements de la critique de l'économie politique*, (Les *Gründrisse*) et le *Fragment de la version primitive de la Contribution à la critique de l'économie politique*. Les remarques qui suivent sont essentiellement fondées sur ces sources ¹.

Dans la circulation simple M-A-M, l'échange s'effectue en fait entre deux marchandises même s'il passe par l'intermédiaire de l'argent. C'est la consommation de valeur d'usage qui constitue le but final, le contenu de cette circulation. L'argent n'y est qu'une simple médiation dans l'échange des marchandises. Produit de l'échange, l'argent possède néanmoins une certaine autonomie face à lui. La circulation contenant la possibilité de sa propre interruption, l'argent s'érige alors comme équivalent général *pur*, en ne circulant pas, en n'assurant pas l'équivalence des marchandises dans l'échange, en se retirant de la circulation pour être accumulé comme *trésor*. Mais cette autonomie n'est que relative. D'abord, s'il reste soustrait à la circulation, il est sans valeur. À la limite, il apparaît du point de vue du contenu comme un appauvrissement volontaire (*cf* Séraphin Poudrier). S'il entre à nouveau dans la circulation, il perd son caractère de conservation et d'accumulation de la valeur ; la valeur qu'il contient disparaît dans les valeurs des marchandises contre lesquelles il s'échange. Il redevient simple moyen de circulation. En somme, si on le retient, il ne reste que symbole de la richesse réelle ; si on le convertit en marchandises réelles, il se volatilise dans les mains de l'individu qui le détenait.

Dans la circulation simple M-A-M, la valeur ne naît pas du processus de circulation. Elle y est jetée sous forme de marchandises venant de l'extérieur et elle ne peut en être retirée que sous la forme inutilisable de trésor. Pour que le processus se renouvelle, explique Marx, il faut donc continuellement que les marchandises

¹ Le lecteur intéressé à pousser plus loin cette étude est invité à se référer à l'excellent ouvrage de Roman Rosdolsky, *La Genèse du « Capital » chez Karl Marx*, Maspero, Paris, 1976, en particulier le chapitre II intitulé « Le passage au capital ».

soient à nouveau jetées dans la circulation de l'extérieur, comme le combustible qui vient alimenter le feu. Il n'y a pas de renouvellement propre du mouvement. La répétition ne peut s'amorcer d'elle-même, elle ne procède pas des *conditions de la circulation elle-même*. Pour que l'argent transgresse la thésaurisation simple ou primitive, qu'il se maintienne et se multiplie comme valeur autonome, une autre circulation que M-A-M est nécessaire. En tant que forme de la richesse universelle, l'argent ne peut avoir qu'un mouvement quantitatif, s'accroître. Il ne se conserve qu'en tant qu'il est distinct de la valeur d'usage, en se multipliant [192] constamment. Ces conditions ne sont données que dans le mouvement A-M-A.

Les contradictions de l'argent, produits de la circulation simple des marchandises, c'est-à-dire du cycle M-A-M, se résolvent dans la transformation de l'argent en capital, dans le passage de la circulation simple M-A-M à la forme *nécessaire* qu'est la circulation du capital A-M-A. Là où l'argent est *aboli* dans la circulation simple en tant que valeur d'échange transformée en valeur d'usage, l'argent transformé en capital se *conserve* dans la circulation et grâce à elle. « L'immortalité à laquelle tend l'argent en prenant une attitude *négative* vis-à-vis de la circulation (en s'en *retirant*), le capital y parvient du fait qu'il se conserve précisément en *s'abandonnant* à la circulation. » (« Fragment de la version primitive », in *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éd. Soc., Paris, 1972, p. 246). D'objet tangible, inerte, accumulable seulement comme trésor, l'argent transformé en capital est devenu *procès*, mouvement se renouvelant sans cesse, son accumulation devenue fin en soi. Mais, au fait, où est donc ce « chaînon-manquant » qui poserait un « grave problème » à l'analyse marxiste ?

Au terme de ce rappel de la genèse du capital effectuée minutieusement par Marx, on ne peut que sursauter d'étonnement en lisant dans l'article de Deblock et Gislain les propos suivants d'*Henri Denis* qu'ils font leurs : abandonnant « l'idée d'une contradiction interne contenue dans la monnaie et donc dans la circulation simple elle-même, [...] perdant de vue entièrement la contradiction contenue dans la thésaurisation monétaire, tenant au fait que la

monnaie ne conserve sa valeur que si elle circule, Marx, soutiennent-ils, ne pourrait plus parler d'un passage nécessaire de la monnaie au capital. »

« L'énigme » du capital

[Retour à la table des matières](#)

Mais poussons un peu plus loin l'analyse. Si la nécessité du mouvement A-M-A a été établie, il reste encore à résoudre « l'énigme » du capital. Dans la circulation du capital, explique Marx, la circulation elle-même doit se révéler comme un « moment » de la production des valeurs, comme chaînon d'un procès où celles-ci se maintiennent et se multiplient. Il faut que la valeur, A, s'échange réellement contre la valeur d'usage, M, et que la marchandise soit *consommée comme valeur d'usage*, mais qu'elle *subsiste comme valeur* dans cette consommation. Cette consommation doit donc être une *consommation productive*, non orientée vers la jouissance immédiate mais vers la production et la reproduction de valeur, une « consommation par le travail pour matérialiser le travail, créer de la valeur d'échange. » (« Fragment de la version primitive » in *Contribution*, op. cit., p. 241.). C'est seulement dans ces conditions que *l'argent* peut devenir une valeur qui se maintient et se multiplie, peut devenir *capital*.

[193]

Quelle valeur d'usage est apte à satisfaire ces conditions ? Quelle est la valeur d'usage dont la consommation permet simultanément de produire et d'accroître la valeur » ? Dans le mouvement M-A-M, avons-nous vu plus tôt, l'argent (en tant que moyen d'échange) *disparaît* dans la circulation. Il se transforme en une valeur d'usage où il se perd. Dans le mouvement A-M-A, l'argent en tant que capital *se nourrit* de la circulation. Il ne peut se transformer en une valeur d'usage où il se perd. Il doit se transformer en une valeur d'usage qui le « maintient et le multiplie » en tant que capital. L'argent comme représentant universel des valeurs peut acheter (se transformer en) n'importe quelle marchandise. Toute marchandise, y compris l'argent, peut être l'incarnation du capital ;

dans l'échange, les marchandises ne sont toutes que du travail matérialisé ou objectivé et valent comme telles. Mais l'échange entre l'argent devenu capital et la marchandise en général existant comme travail matérialisé, n'est rien d'autre que le mouvement M-A-M, mouvement où l'argent *se perd* dans la circulation. La marchandise comme telle, en général, ne peut donc pas être le contraire du capital ; elle n'est *qu'une des formes de son existence*. Elle ne peut en être le complément, l'opposé, la source de son maintien et de son accroissement. Elle ne peut être la *source* dont *se nourrit* le capital dans le mouvement A-M-A. La seule opposition au travail objectivé, au travail passé, explique Marx, est le travail non objectivé, le travail comme subjectivité, le travail vivant. La seule valeur d'usage qui puisse constituer une opposition et un complément à l'argent en tant que capital est le *travail*/ comme valeur d'usage de laquelle *naît* et s'accroît la valeur elle-même (comme travail matérialisé, accumulé), « valeur d'usage dont la consommation coïncide immédiatement avec la matérialisation du travail, donc avec la création de valeur d'échange" (« Fragment de la version primitive », in *Contribution, op. cit.*, p. 252). Le seul échange grâce auquel l'argent peut devenir capital est l'échange entre le « possesseur de capital » et le processus de « capacité de travail vivante », le possesseur de cette marchandise particulière qu'est la force de travail.

Le rapport d'échange entre capital et travail salarié n'est d'abord qu'un rapport de *circulation simple*, un échange entre argent et marchandise, entre argent et force de travail vivante. Ce qui entraîne par la suite cet échange *au-delà des limites de la circulation simple* est la valeur d'usage spécifique de la force de travail vivante. Nous sommes en présence d'un rapport économique particulier qui se décompose en deux parties, deux composantes formellement et qualitativement différentes :

- 1) l'échange de la force de travail vivante contre un salaire, acte qui se déroule dans la circulation simple ;
- 2) l'usage de la force de travail par le capitaliste, acte qui se déroule en dehors de la circulation.

Dans le *Capital*, Marx décrit ce rapport économique particulier de la manière suivantes : « La métamorphose de l'homme aux écus en capitaliste [194] doit se passer dans la sphère de la circulation et en même temps doit ne point s'y passer. »

La solution de l'énigme du capital rappelée ici, que Marx développe dans les *Grundrisse* et dont il expose les résultats généraux dans le *Capital* sans toutefois en expliciter les chaînons intermédiaires, est dès lors une solution tout à fait cohérente qui n'a rien de commun avec la caricature qu'en font Deblock et Gislain. Elle est d'autant plus cohérente qu'ici, une fois de plus, ordre logique et ordre historique sont indissolublement liés. Les développements théoriques qui précèdent n'ont rien d'un simple développement dialectique de concepts abstraits. La solution s'articule à une analyse des *conditions historiques concrètes*. Pour que l'échange entre le propriétaire du capital et le propriétaire de la force de travail vivante ait lieu, il faut que le développement historique ait fini par produire le libre propriétaire de la force de travail qui se comporte vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis d'une marchandise, qu'il n'ait plus à échanger le produit de son travail comme une marchandise distincte. Le capital n'est pas l'incarnation d'une *idée*. L'analyse montre comment dans la *réalité* seulement, le capital en tant que forme *nécessaire* doit aboutir au travail créateur de valeur.

Le « statut » de la force de travail

[Retour à la table des matières](#)

Quel est le « statut » de la marchandise force de travail ? Existe-t-elle, d'abord, comme marchandise ? Dans l'hypothèse où elle existerait, Marx réussit-il à en fonder le double caractère de valeur d'usage et de valeur ? Telles sont les questions que soulèvent Deblock et Gislain dans les dernières pages de leur article. Disposons d'abord de la question de la valeur d'usage de la force de travail. Celle-ci, disent les auteurs, doit être « possédée par quelqu'un pour qu'elle puisse être le support d'un échange ». Or le travail-

leur, poursuivent-ils, « ne possède pas à proprement parler sa valeur d'usage sociale puisque celle-ci n'est *réalité que* dans les conditions capitalistes de production, c'est-à-dire après sa vente. » Sauf erreur, nous sommes ici en présence d'un faux problème. D'abord, ce n'est pas une valeur d'usage comme telle, envisagée isolément, que possède le travailleur, pas plus qu'il ne posséderait isolément une valeur. Ce que possède le travailleur, c'est une *marchandise*, sa force de travail. Comme toute autre marchandise, la force de travail est l'unité dialectique d'une valeur d'usage et d'une valeur (d'échange). Elle a notamment une valeur d'usage, et plus précisément une *valeur d'usage pour d'autres*, en l'occurrence les capitalistes, en même temps qu'elle est *valeur* pour *lui-même* (le travailleur) cette valeur trouvant son expression dans le salaire perçu. Les capitalistes feront usage de la force de travail dans un acte qui se déroule *en dehors de la circulation* (dans la production), et donc nécessairement *après* la vente. Mais cela n'est pas une caractéristique particulière à la force de travail qui en ferait une [195] « curieuse marchandise ». Il en est ainsi de toute autre marchandise, dont la consommation (l'usage) a toujours lieu *après* la vente à moins que les marchandises soient acquises, non par l'échange, mais par le vol ou le pillage. Si on suivait Deblock et Gislain dans la voie qu'ils indiquent, il faudrait donc logiquement en conclure à l'inexistence de *toute* marchandise au moment de la vente.

Deblock et Gislain ne dégagent pas cette conclusion. Ils s'en tiennent à *une* marchandise, la force de travail. Pour appuyer leur argumentation ils invoquent par ailleurs le fait que « les capitalistes, ne s'y trompant pas [...] ne paient la force de travail qu'après avoir fait la preuve de son utilité sociale. » Le paiement du salaire à la fin de la journée, semaine ou quinzaine de travail constitue effectivement un achat à crédit d'une marchandise qu'on utilise entre-temps, *avant* paiement. Mais, on doit le constater de nouveau, n'en est-il pas ainsi d'une qualité considérable d'achats-ventes à crédit de toutes sortes de marchandises. D'autre part, si les capitalistes voulaient vraiment ne pas s'y tromper, il faudrait qu'ils attendent non pas que l'usage de la force de travail ait démontré son utilité sociale par la *production* concrète de nouveaux produits,

mais aussi dans le verdict social ultime que représente la *réalisation* (la vente) de ces produits, faute de quoi la production a lieu inutilement et l'accumulation se trouve bloquée.

Ce que Deblock et Gislain appellent *l'inexistence* de la marchandise force de travail au moment de sa vente, marchandise qui par surcroît ne serait pas produite, constitue pour eux un résultat dont les conséquences sont « catastrophiques pour l'analyse de Marx » : « La force de travail se trouve expulsée de l'ensemble des « objets économiques » [...] Les travailleurs « n'ont *rien à échanger* » [...] Leur « mode de socialisation » demeure inexpliqué puisque fondé sur un échange inexistant. » Devant de telles conclusions, le réflexe sain de tout individu ayant les pieds sur terre pourrait sans doute se traduire dans la réflexion suivante : mais qu'est-ce que les travailleurs et les capitalistes vont donc faire sur le marché du travail ?

Quoiqu'il en soit, et malgré les conclusions dégagées quant au « statut » de marchandise de la force de travail, Deblock et Gislain vont maintenant supposer que la force de travail est une marchandise en bonne et due forme, unité dialectique de valeur d'usage et de valeur. La méthode, il faut le constater, est particulière. En effet, si on pouvait démontrer hors de tout doute que la force de travail n'est pas une marchandise, et on peut penser que c'était la prétention des auteurs de faire cette démonstration, l'analyse devrait logiquement s'arrêter là ayant accompli sa tâche, foudroyante pour la théorie marxiste.

Pourquoi poursuivre un raisonnement dans lequel on *suppose* désormais *existante* une chose dont on vient de *démontrer l'inexistence* ? De toute façon, puisque Deblock et Gislain nous invitent à les suivre dans ce voyage dans l'hypothèse, allons voir ce qu'ils nous réservent. Les résultats ne tarderont pas à venir. Rapidement on apprendra [196] que, même en supposant que la force de travail est marchandise, on est forcé de conclure à l'impossibilité d'en fonder la valeur ; le « rejet (conséquent) du concept de marchandise force de travail » sonne irrémédiablement le glas de l'explication de l'origine de la plus-value, pierre angulaire de la théorie marxiste qui *de facto* est condamnée à l'effondrement.

L'argumentation de Deblock et Gislain s'articule autour des points suivants :

[...] chez Marx [.00] la marchandise force de travail s'échange à sa valeur mais comme cette valeur n'est *pas produite* (inexistence d'un procès de production qui créerait comme valeur la force de travail) et son équivalent *pas encore produit* (les procès de production des moyens de subsistance qui créeraient ces derniers comme valeurs n'ont pas encore eu lieu), *au moment de l'échange*, la marchandise force de travail n'a pas de valeur.

Prenons ces arguments dans l'ordre. Définissant la valeur de la force de travail comme le temps de travail socialement nécessaire pour produire, entretenir et reproduire le travailleur et sa famille, pour nourrir, loger, éduquer, soigner, vêtir, transporter, divertir, etc., la force de travail actuelle et celle qui est en voie de la remplacer, Marx serait pris au dépourvu du fait de l'inexistence d'un authentique procès de production de la force de travail et de l'impossibilité en conséquence d'en établir la valeur. L'une des failles majeures de son analyse serait de ne pas avoir tenu compte du travail domestique, travail fourni gratuitement par la ménagère et créateur de valeur du fait précisément qu'il est dépense de travail vivant. Le travailleur salarié, exploité par le capital, exploiterait lui-même le travail domestique non salarié, lui extorquant un quantum de valeur non produit par son propre travail mais par le travail « productif » de la femme au foyer. Du coup toute la « sociologie » de Marx (sic) se trouverait bouleversée. Il n'y aurait plus deux classes fondamentales, mais trois, celle des capitalistes, celle des travailleurs salariés esclavagistes, et celle des esclaves domestiques expropriés des fruits de leur travail dans le cadre de « rapports sociaux de production domestique ».

Ici la confusion atteint son comble et Deblock et Gislain ne contribuent nullement à clarifier les choses. Ils font état de thèses défendues, disent-ils, au sein du « mouvement féministe radical », mais adhèrent-ils ou non à ces thèses et à leurs conclusions ? Cela ne ressort

pas explicitement de leur article. En tout cas, ils se contentent d'en faire état sans les critiquer, ce qui est déjà un indice surtout si on met cette attitude en relation avec la virulence de leurs attaques contre la théorie marxiste.

Le travail domestique productif

[Retour à la table des matières](#)

La question de la double exploitation des femmes, et dans ce cadre l'analyse du travail domestique, sont indéniablement des questions qui ont été fort négligées. Cette situation par contre n'autorise personne à se permettre les improvisations théoriques jusqu'aux plus grossières sous prétexte de défendre la cause des femmes. Au contraire, l'émancipation des femmes est une question trop importante pour qu'on la traite à la légère, pour qu'on renonce à en trouver le fondement scientifique essentiel sans lequel on ne peut envisager de lutte cohérente. Le marxisme ne se limite pas à la théorie pour la théorie. Il vise à connaître le monde pour le transformer. De ce point de vue il a la responsabilité de passer au crible de la critique toute théorie, ancienne ou nouvelle, identifiée ou non comme « radicale ».

Qu'en est-il, en ce sens, du prétendu caractère « productif » du travail ménager ? Rappelons d'abord que le caractère productif ou improductif du travail, dans la théorie marxiste, est indépendant de la nature particulière (ou valeur d'usage) du travail effectué. Ce caractère est déterminé *socialement*. En d'autres termes, le même travail concret sera productif, ou improductif, ou ni l'un ni l'autre, en fonction de la manière concrète dont il s'insère par rapport au procès de reproduction du capital, de création de la plus-value. La détermination du caractère de tel ou tel travail n'est pas une question morale ou idéologique. Elle doit découler strictement de critères scientifiques.

Est défini comme productif, donc, dans la théorie marxiste, le travail qui contribue directement à la production de plus-value. Inversement le produit spécifique du mode de production capitaliste est la plus-value. Dans le langage de tous les jours, cela signifie que l'objectif essentiel de toute production est l'obtention d'un profit. Peu im-

porte le bien produit à condition qu'il permette de réaliser un profit. Le caractère productif du travail renvoie donc nécessairement au rapport travail salarié-capital, c'est-à-dire au rapport capitaliste fondamental. Le travail productif est du travail acheté à même le capital et engagé dans la production de plus-value en vue de l'accumulation du capital.

Est-il question de cela dans le travail domestique ? Certainement pas. Le travail domestique, accompli en premier lieu par la femme à la maison, échappe au procès de production capitaliste. Il n'est par conséquent ni du travail productif, ni du travail improductif. Tout essentiel qu'il soit à la reproduction de la force de travail et par suite à la reproduction capitaliste, il n'en demeure pas moins un travail qui se situe en dehors de la production capitaliste, un travail *privé* effectué gratuitement à l'intérieur de la famille et non un travail social. La femme (lorsque c'est elle qui effectue ce travail) n'est pas engagée par son mari moyennant un salaire, en vue de valoriser son capital, même si elle a, plus souvent qu'autrement, à subir la domination de son mari. Soit dit en passant, cela ne la range pas pour autant dans une autre *classe*, exploitée par la classe des travailleurs salariés. Le travail domestique produit gratuitement des valeurs d'usage assurant l'entretien et la reproduction de la force de travail. [198] Il n'est ni productif ni improductif. Mentionnons à cet égard qu'on se serait attendu ici à davantage de cohérence de la part de Deblock et Gislain dont les propos suggèrent qu'ils adhèrent à la thèse du travail domestique productif, mais qui précisent néanmoins dans une note de bas de page que « de par l'absence de toute relation marchande au sein de la famille, la similitude avec tout mode de production marchande ou capitaliste doit être écartée. » (note 36).

Production et valeur de la force de travail

[Retour à la table des matières](#)

Il faut cerner davantage cependant la place qu'occupe le travail domestique, qu'il soit exécuté par des femmes ou par des hommes, dans la production et la reproduction de la force de travail. Pour y

procéder, revenons au problème initial posé par Deblock et Gislain, celui de la prétendue inexistence chez Marx d'un procès de production de la force de travail et de l'impossibilité qui en résulterait d'en établir la valeur. Si on cherche un procès de production bien défini, du type de celui qui existe par exemple dans une manufacture de chaussures, il va sans dire qu'il n'existe rien de tel dans la production et la reproduction de la force de travail. Ce procès de production en est un d'ensemble, qui se passe à l'échelle sociale et dont le produit même n'est pas le travail individuel (ou par extension, le travailleur et sa famille), mais la force de travail sociale dans sa totalité et avec ses diverses composantes, dans son renouvellement permanent.

Dans ce procès, entrent bien entendu, quoique non exclusivement, tant s'en faut, les activités qui constituent le travail domestique, en commençant par la mise au monde et incorporant toutes les activités susceptibles d'être socialisées (garde des enfants, entretien de la maison, des vêtements, préparation des repas, etc.), mais que le capitalisme maintient comme activités privées, exécutées gratuitement par le travailleur et/ou la travailleuse à même leur temps « libre », financées par le revenu salarial familial perçu par le travailleur et/ou la travailleuse.

Ces activités exécutées par le travail domestique font partie du procès d'ensemble qui produit, entretient, reproduit le travailleur et/ou la travailleuse et leur famille. Elles créent des valeurs d'usage qui s'insèrent dans ce procès d'ensemble. Elles contribuent à en réduire les coûts, les « faux frais » comme dirait Marx, mais étant exécutées en dehors du processus de production capitaliste, elles ne créent ni valeur ni plus-value. Tant qu'elles demeurent privées, exécutées gratuitement à l'intérieur de la famille, soustraites du mode capitaliste, elles ne sont pas productrices de valeur. À partir du moment où ces activités deviennent sociales, sont prises en main comme activités spécifiques par l'entreprise privée ou par l'État, par la mise sur pied de garderies par exemple (privées ou publiques), exploitées en mode capitaliste c'est-à-dire [199] dans le cadre du rapport travail salarié-capital, elles sont alors productrices de valeur. Ce caractère, répétons-le, est déterminé *socialement*. Il

n'a rien à voir avec la nature particulière du travail exécuté. La garde des enfants est la garde des enfants, qu'elle ait lieu à la maison ou à la garderie. Mais la première est privée, exécutée gratuitement en dehors du mode capitaliste même s'il en retire les fruits, alors que la seconde est sociale, exécutée dans le cadre du salariat.

La production de la force de travail est donc un processus, tout-à-fait réel, qui se déroule au niveau de la société en général. Il consiste en un ensemble d'activités, privées et publiques, à produire, nourrir, loger, éduquer, soigner, etc., le travail vivant. La valeur de la force de travail est le temps de travail socialement nécessaire pour effectuer ces diverses activités. Il va sans dire que lorsqu'une activité comme la garde des enfants cesse d'être le fait du travail domestique pour devenir une activité intégrée dans le rapport capitaliste, la valeur de la force de travail, intégrant le temps de travail nécessaire à cette nouvelle activité devenue sociale, augmente *de facto*.

L'évolution constante de la productivité contribuera en sens inverse à réduire le temps de travail socialement nécessaire à la production de la force de travail, réduisant par le fait même sa valeur ; cette valeur qui est par ailleurs directement liée, non pas à un minimum de subsistance vital, et encore moins à une quantité *fixe* de besoins vitaux comme le laissent entendre Deblock et Gislain, mais à un standard de vie historiquement et socialement déterminé, comme l'explique Marx. Toute référence à un quelconque lien établi par eux entre la théorie marxiste des salaires et la « loi d'airain » de Lasalle se trouve dénuée de fondement.

Non seulement il n'est pas question chez Marx de réduire la valeur de la force de travail à son contenu biologique de subsistance vitale, mais il est explicite chez lui que, déterminé historiquement et socialement, le « panier » de consommation du travailleur sera en perpétuel changement. Ainsi comprise, la valeur de la force de travail est soumise non seulement à l'évolution que lui impriment les hausses de productivité, mais aussi à celles qui résultent de l'évolution du standard de vie traditionnel et qui modifient constamment les produits de consommation usuelle de la force de travail et le

volume de cette consommation. Le moins qu'on puisse dire de l'ensemble combiné de toutes ces forces est qu'elles se prêtent mal à une évaluation précise. Faute d'une telle évaluation, d'autant moins réalisable dans un monde dominé par les forces du marché où tout n'est jamais vérifiable *qu'a posteriori* une fois rendu le verdict du marché, où le salaire oscille nécessairement autour de la valeur de la force de travail sans jamais coïncider exactement avec elle, doit-on conclure à l'impossibilité théorique de fonder la valeur de la force de travail, à l'inexistence et à l'indétermination du pouvoir d'achat du salaire avant la production des biens de consommation de la force de travail comme Deblock et Gislain croient le démontrer ? Ici encore, si cette conclusion s'avérait juste pour la marchandise [200] force de travail, la même méthode poussée à sa limite devrait nous amener au même type de conclusion pour toutes les autres marchandises faisant l'objet d'une vente à crédit. Mais alors, prisonnier d'une telle démarche que peut-on encore expliquer de la société marchande ? La référence à la réalité sociale envisagée dans toute sa complexité se trouve ici à s'ériger en obstacle à quelque généralisation scientifique dégagée par l'abstraction et permettant d'avancer dans la connaissance de la société marchande, de progresser à partir des notions les plus simples et les plus générales pour reconstruire progressivement le réel et le complexe.

Un problème général se dégage de cet article. On le retrouve en fait à chaque ligne, c'est celui de la méthode et des questions qui la fondent : que peut-on dégager comme connaissance de la réalité sociale ? Quelle est la place de l'abstraction comme moyen d'appréhender cette réalité dans ce qu'elle a d'essentiel ? Le principal apport de Marx se situe précisément au niveau de la méthode. Mais là se trouve aussi la principale pierre d'achoppement. L'article de Deblock et Gislain prétend ébranler de fond en comble l'édifice théorique de Marx. La présente critique aura, j'espère, contribué à démontrer que leur plaidoyer n'a pas réussi à étayer les accusations qu'ils portent, qu'aucune des failles qu'ils croient déceler chez Marx ne s'avère fondée.

Fin du texte